

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXXIV. Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

ère trop tard pour revoquer mes engagements.

CL. HARLOVE.

Sous l'adresse, avec un crayon: Comment pouvez-vous envoyer votre messager les mains vuides ?

LETTRE LXXXIV.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Samédi, après dîner.

La dernière datte de votre lettre, qui est dix heures du matin, m'assûre qu'elle ne pouvoit être depuis longtems au dépôt, lorsque Robert y est arrivé. Il a fait une diligence extrême pour me l'apporter, & je l'ai reçue en sortant de table.

Dans la situation où vous êtes, vous me blâmez avec raison, d'envoyer mon messager les mains vuides ; & c'est néanmoins cette situation-même, cette critique situation, qui cause en partie mon retardement. En vérité, mon esprit ne me fournit rien qui puisse vous aider.

J'ai

J'ai employé secrètement tous mes soins pour vous procurer quelque moien de quitter le Château d'Harlove, sans paroître mêlée dans les circonstances de votre évafion ; parce que je n'ignore pas qu'obliger dans le fait, & défobliger dans la maniere, c'est n'obliger qu'à demi. D'ailleurs, les foupçons & l'inquiétude de ma mere femblent augmenter. Elle y est confirmée par les vifites continuelles de votre oncle Antonin qui ne cefse de lui repéter, que la conclufion approche, & qu'on efpere que fa fille n'arrêtera point le penchant que vous marquez à la fôumiffion. Je fuis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connoître, fans me jeter dans la néceffité de faire plus de bruit qu'il n'eft à fouhaiter pour l'un & pour l'autre. Nous n'avons pas befoin de cela, ma mere & moi, pour nous quereller prèsque à toute heure.

Preffée comme je fuis par le tems, & privée, par vos preffantes instances, de la fatisfaction de vous accompagner, j'ai trouvé plus de difficulté que je ne m'y attendois à vous procurer une voiture. Si vous ne m'obligiez pas de garder des mēfures avec ma mere, c'est un fervice que je vous rendrois fort aifément. Je pourrois, fur le moindre prétexte, prendre notre caroffe coupé,

coupé, y faire mettre deux chevaux de plus, si je le jugeois à propos ; & le renvoyer de Londres, sans que personne en fût mieux informé du logement qu'il nous plairoit de choisir. Plût-au-Ciel, que vous y eussiez consenti ! En vérité, vous poussez la délicatesse trop loin. Dans votre situation vous attendez-vous à ne rien perdre de votre tranquillité ordinaire ? & pouvez-vous donc vous promettre de n'être pas un peu agitée, par un ouragan, qui menace à chaque instant de renverser votre maison ? Si vous aviez à vous reprocher d'être la cause de vos disgraces, j'en jugerois peut-être autrement. Mais lorsque personne n'ignore d'où vient le mal, votre situation doit être regardée d'un œil fort différent.

Comment pouvez-vous me croire heureuse, lorsque je vois ma mere aussi déclarée pour les persécuteurs de ma plus chere amie, que votre tante, ou tout autre partisan de votre frere & de votre sœur ; par l'inspiration de cette tête folle & bizarre, votre oncle Antonin, qui s'étudie, (le plat personnage qu'il est) à l'entretenir dans des idées indignes d'elle, pour m'effraier par l'exemple ? En faut-il davantage pour exciter mon ressentiment, & pour justifier le désir

désir que j'ai de partir avec vous, lorsque notre amitié n'est ignorée de personne ?

Oui, ma chere, plus je considère l'importance de l'occasion, plus je demeure persuadée que votre délicatesse est excessive. Ne supposent-ils pas déjà que votre résistance est l'effët de mes conseils ? N'est-ce pas sous ce prétexte qu'ils vous ont interdit notre correspondance ? & si ce n'étoit par rapport à vous, ai-je la moindre raison de m'embarrasser de ce qu'ils pensent ?

D'ailleurs, quelle disgrâce ai-je donc à redouter de cette démarche ? Quelle honte ? Quelle sorte de tâche ? Croiez-vous qu'Hickman en prit occasion de me refuser ? & s'il en étoit capable, en aurois-je beaucoup de chagrin ? Je soutiens, que tous ceux qui ont une ame, seroient touchés de cet exemple d'une véritable amitié dans notre sexe.

Mais je jetteroie ma mere dans une vive affliction ! Cette objection a quelque force. Cependant lui causerois-je plus de chagrin que je n'en reçois d'elle, lorsque je la vois gouvernée par un homme de l'espece de votre oncle, qui ne paroît ici tous les jours que pour susciter de nouveaux sujëts de peine à ma chere amie ? Malheur à tous deux

s'il

si il y vient dans une double vûe ! Grondez-moi si vous voulez : peu m'importe.

J'ai dit, & je repète hardiment, qu'une telle démarche annoblirait votre amie. Il n'est pas trop tard encore. Si vous le permettez, j'enlèverai à Lovelace l'honneur de vous servir ; & demain au soir, ou Lundi, avant le tems que vous lui avez marqué, je ferai à la porte de votre jardin avec un carrosse ou une chaise. Alors, ma chere, si notre fuite est aussi heureuse que je le désire, nous leur ferons des conditions ; & des conditions telles qu'il nous plaira. Ma mere sera fort aise de revoir sa fille, je vous le garantis. Hickman pleurera de joie à mon retour ; ou je aurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez si feurieusement de ma proposition, & vous êtes toujours si féconde en raisonnemens pour appuyer vos opinions, que je crains de vous presser davantage. Cependant, aiez la bonté d'y faire un peu plus de réflexion, & d'examiner, s'il ne vaut pas mieux partir avec moi qu'avec Lovelace. Voyez, en considérant les choses sous ce jour-là, si vous pouvez vaincre vos scrupuleux égards pour ma reputation. Que reprocher à une femme qui fuit avec une autre femme ; & dans la seule
vûe

vûe d'éviter cette race d'hommes ? Je vous demande uniquement de péser cette idée ; & si vous pouvez vous mettre au-dessus du scrupule qui me régarde, de grace, mettez vous-y. C'est tout ce que j'avois à dire présentement sur cet article. Je passe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le tems viendra sans doûte, où je serai capable de lire vos touchantes narrations, sans cette impatience & cette amertume de cœur dont je ne puis me défendre aujourd'hui, & qui se communiqueroient à ma plume, si mes réflexions s'attachoient à toutes les circonstances que vous m'écrivez. Je crains de vous donner le moindre conseil ; ou de vous dire ce que je ferois à votre place, si vous continuez de refuser mes offres. Quelle seroit mon affliction, s'il vous en arrivoit quelque mal ! Je ne me le pardonnerois jamais. Cette considération a beaucoup augmenté l'embarras où j'étois pour vous écrire, à présent que vous touchez à la décision de votre sort, & lorsque vous rejettez la seule méthode qui convient à cette crise. Mais j'ai dit que je ne vous en parlerois plus. Cependant encore un mot, dont vous me gronderez autant qu'il vous plaira : s'il vous arrivoit effectivement quelque malheur, j'en ferois toute ma vie un crime à ma



mere. Ne doûtez pas que je ne l'en accuse, & peut-être vous-même, si vous-n'acceptez pas mon offre.

Voici le seul conseil que j'aie à vous donner dans votre situation : si vous partez avec M. Lovelace, prenez la première occasion pour vous assûrer de lui par la cérémonie du mariage. Songez que dans quelque lieu que vous puissiez vous retirer, tout le monde saura bien-tôt que c'est par son secours, & avec lui, que vous avez quitté la maison paternelle. Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque tems, jusqu'à ce que les articles soient dressés, & que vous soiez satisfaite sur d'autres arrangemens que vous désirez. Mais ces considérations-mêmes doivent avoir moins de poids pour vous, qu'elles n'en auroient pour une autre dans les mêmes circonstances ; parce qu'avec tous les défauts qu'on voudra lui attribuer, personne ne lui reproche de manquer de générosité ; parce qu'à l'arrivée de M. Morden, que l'honneur oblige de vous rendre justice en qualité d'Exécuteur, vous ne sauriez manquer d'entrer en possession de votre terre ; parce que de son côté il jouit d'une fortune considérable ; parce que toute sa famille vous estime, & fouhaite ardemment votre alliance ; parce qu'il ne fait pas diffi-

culté

eulté lui-même de vous prendre sans aucune condition. Vous voyez comment il a toujours bravé vos riches parens : c'est une faute que je trouve pardonnable, & qui n'est peut-être pas sans noblesse. Je me persuade hardiment, qu'il aimeroit mieux vous voir à lui sans un fou, que d'avoir obligation à ceux qu'il n'a pas plus de raison d'aimer, qu'ils n'en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit, que son propre Oncle ne peut soumettre cet esprit fier à lui devoir la moindre faveur ?

Toutes ces raisons me persuadent que vous devez insister peu sur les articles. Ainsi, c'est mon opinion absolue, que si vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée : & remarquez qu'alors, c'est lui qui doit juger du tems auquel il pourra vous quitter avec sûreté.

Faites là-dessus vos plus sérieuses réflexions. Les délicatesses doivent s'évanouir, au moment que vous aurez quitté la maison de votre pere. Je n'ignore pas ce qu'il faut penser de ces créatures inexcusables, qui n'écoulant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, passent de la fenêtre de leur pere entre les bras d'un mari. Mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je repète, qu'avec un homme



du caractère de Lovelace, votre reputation demande qu'après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n'y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu'écrivant à vous, il n'est pas besoin de donner plus de force à cette remarque.

Vous vous efforcez d'excuser ma mere! la chaleur de mon amitié ne me dispose guères à goûter vos raisonnemens. Il n'y a point de blâme, dites-vous, à se dispenser de tout ce qui n'est point un devoir. Cette maxime admet bien des distinctions, lorsqu'elle est appliquée à l'amitié. Si la chose qu'on demande étoit d'une plus grande, ou même d'une égale conséquence, pour la personne de qui elle dépend, peut-être mériteroit-elle des réflexions. Il me semble même qu'il y auroit un air d'intérêt propre, à demander de son ami une faveur qui l'exposeroit aux mêmes inconveniens qu'on veut éviter. Ce seroit l'autoriser par notre propre exemple, & avec beaucoup plus de raison, à nous paier d'un refus, & à mépriser une si fausse amitié. Mais si sans avoir beaucoup à craindre pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d'un tres-grand danger, le refus que nous en ferions nous rendroit indignes de qualité d'ami. Je n'en
admet-

admettrois pas un de cette nature ; pas même à la superficie de mon cœur.

Je suis trompée, si ce n'est pas votre opinion comme la mienne ; car c'est à vous-même que je dois cette distinction, dans certaines circonstances où vous devez vous souvenir qu'elle m'a sauvée d'un fort grand embarras. Mais votre caractère a toujours été d'excuser les autres, tandis que vous ne vous passez rien à vous-même.

Je dois avouer que si ces excuses pour l'inaction ou pour le refus d'un ami, venoient d'une autre femme que vous, dans un cas si important pour elle-même, & qui l'est si peu, en comparaison, pour ceux dont elle désireroit la protection, moi, qui m'efforce, comme vous l'avez souvent observé, de remonter toujours des effets à la cause, je pancherois à la soupçonner d'une inclination secrète & défavouée, qui balançant tous les inconveniens dans son cœur, la rendroit plus indifférente qu'elle ne veut le paroître pour le succès de ce qu'elle demande.

M'entendez-vous, ma chere ? Tant mieux pour moi, si vous ne m'entendez pas ; car je crains que cette réflexion jettée au hazard, ne m'attire de vous une réprimande que vous m'avez déjà faite dans le même cas : „c'est ne pouvoir s'empêcher,

Gg 3 „m'avez-

„m'avez-vous dit, de vouloir faire montre
 „de pénétration ; quoi qu'aux dépens de
 „cette tendresse qui est un devoir de l'ami-
 „tié & de la charité.

Que fert, m'allez-vous dire, de recon-
 noître ses fautes, si l'on n'apporte aucun
 soin à s'en corriger ? d'accord, ma chere.
 Mais ne savez-vous pas que j'ai toujours été
 une impertinente créature, & que j'ai tou-
 jours eu besoin de beaucoup d'indulgence ?
 Je fais aussi que ma chere Clarisse en a tou-
 jours eu pour moi, & c'est là-dessus que je
 me repose aujourd'hui. Elle n'ignore pas
 jusqu'où va mon affection pour elle. Je
 vous aime, ma chere, en vérité plus que
 moi-même. Croiez-en cette expression ; &
 par conséquent, jugez combien je suis tou-
 chée d'une situation aussi critique que la vô-
 tre. C'est la force de ce sentiment qui me
 fait tourner ma censure jusques sur vous ;
 c'est-à-dire, sur ce caractère philosophique,
 sur cette admirable severité que vous avez
 pour vous-même, & qui vous abandonne
 dans la cause d'autrui.

Mes vœux, mes prières continuelles, se-
 ront employés à demander au Ciel que vous
 puissiez sortir de ces épreuves, sans aucune
 tâche pour cette belle reputation, qui a été
 jusqu'à présent aussi pure que votre cœur :

vœux

vœux ardens, prières uniques, qui ne font pas un moment interrompus, & que je répète vingt fois, en me disant éternellement à vous ;

ANNE HOWE.

P. S. Je me suis pressée d'écrire, & je ne me hâte pas moins de faire partir Robert ; afin que dans une situation si critique, vous aiez le tems de considérer ce que je vous marque, sur deux points qui me paroissent les plus importans. Je veux vous les remettre sous les yeux en deux mots :

„ Si vous ne devez pas vous déterminer
 „ plutôt à partir avec une personne de votre
 „ sexe, avec votre Anne Howe ; qu'avec
 „ une personne de l'autre, avec M. Lo-
 „ velace ?

Supposé que vous partiez avec lui ;

„ Si vous ne devez pas vous marier le
 „ plutôt qu'il vous sera possible ?

